

VII

LA RETRAITE

Quand la partie fut terminée (à l'avantage du seigneur et du curé, qui gagnèrent chacun six livres), on servit une collation composée d'une volaille en gelée, d'excellente pâtisserie et de vin délicieux.

Tout en portant de joyeuses santés à M. de La Lézardière, les deux aventuriers assaisonnaient leur repas de la pensée de l'exempt accouru de Paris pour se faire emprisonner par eux. Quelle mine pitoyable il devait faire assis sur une pierre à côté d'une oruche d'eau, à vingt pieds sous terre !

En le descendant dans le souterrain, autant pour l'empêcher de parler devant les domestiques que pour se venger, ils l'avaient bourré de coups de pieds et de coups de poing. Ils l'auraient tué s'ils avaient été seuls avec lui.

Quel métier dangereux et ingrat faisait ce malheureux Postel. Généralement on tient peu de compte aux agents de police de leurs luttes avec les bandits. Les gens honnêtes qu'ils protègent sont le plus souvent des égoïstes. Non seulement Postel avait à craindre que les bandits ne lui fissent un mauvais parti en exultant contre lui les habitants de Bray-sur-Seine, mais encore, avec le regret d'avoir une fois de plus manqué de gagner la récompense promise à qui prendrait Cartouche, il serait obligé de faire à M. d'Argenson le récit de sa nouvelle mésaventure.

Après le repas, le baron dit à Jean Bourguignon et à Balagoy :

— Mes amis, cet individu dont je viens de punir l'insolence, ne s'était introduit ici, par un mensonge, que dans le but de vous arrêter comme étant deux bandits célèbres.

Bourguignon et son ami se récrièrent ; M. de La Lézardière continua :

— Jean, selon lui, est Cartouche et Pierre est son lieutenant. Je ne relèverais pas l'in vraisemblance de pareilles assertions, si cet homme n'était un exempt du Grand-Châtelet et en cette qualité ne pouvait m'attirer quelque désagrément. Je suis seigneur de ce pays et n'ai rien à redouter d'un ministre, mais je n'aime pas les tracasseries. De plus, j'ai mis cet homme en prison, je tiens à prouver que j'ai eu raison de le faire et qu'il mérite un châtement. D'après les anciennes coutumes, pour menacer envers le seigneur, ce scélérat étrange devrait être pendu... Mais je n'ai jamais fait pendre personne et je ne veux pas commencer aujourd'hui.

« Demain il comparaitra devant moi. Je le sommerai de prouver ce qu'il a avancé contre vous. De votre côté, vous viendrez avec des parents, des amis, qui constateront votre identité et votre honnêteté. Vous amènerez votre mère et votre sœur, Bourguignon, ainsi que le syndic, le père de votre promise, et vous, Balagoy, vous prierez les amis de feu votre oncle, de témoigner en votre faveur. L'insolent sera confondu et condamné à la prison. Le lieutenant de police ne pourra l'en tirer, s'il s'occupe de lui. L'audience sera ouverte à dix heures. Soyez exacts.

Les deux amis se jetèrent aux pieds de M. de La Lézardière, lui baisèrent les mains et lui promirent d'être au château à dix heures avec leurs témoins. Sur cette assurance ils se retirèrent ainsi que l'abbé Boudillon.

Dans le court trajet du château au village, la compagnie du curé les priva de leur franc parler. Cependant, ce dernier approuvait hautement la conduite de son seigneur qui n'avait pas transigé avec les devoirs sacrés de l'hospitalité et avait agi en homme

d'honneur et de cour. Il promit à Balagoy de lui servir de témoin, bien qu'il ne l'eût pas connu avant son retour des Grandes-Indes, mais en basant son témoignage sur l'opinion publique.

Lorsque cet excellent homme fut rentré chez lui, les deux témoins tinrent conseil. Leurs premières paroles furent des exclamations louangeuses :

— Quel bon garçon que ce curé ! s'écria Bourguignon...

— Quel brave et digne seigneur que ce baron de La Lézardière ! dit Balagoy. Cette noblesse pauvre de province, dont on ne voit d'abord que les moles arriérées et les petits travers, est la vraie noblesse française, pleine de cœur et d'honneur. Moi, maintenant, je donnerais mon sang pour ce monsieur de La Lézardière.

— Et hier nous comptions de le dévaliser, et nous l'aurions "rebâti," s'il nous avait résisté.

— C'est vrai pourtant !... Je l'aurais saigné sans remords ; il me paraissait ridicule, et à cette heure je l'admire. Il aurait su que Cartouche était sous son toit, il aurait respecté son hôte.

— Oui, c'est très bien, appuya Bourguignon et voilà qui prouve la supériorité de la noblesse ; nous n'en ferions pas autant. Le curé aussi ne mérite que des éloges, et à fréquenter des gens semblables, on deviendrait vertueux.

— Si ce n'étaient les femmes, soupira Balagoy.

— Maintenant, raisonnons un peu. Qu'allons-nous faire ?... Allons nous demain prendre des témoins et nous faire reconnaître pour d'honnêtes enfants de Bray-sur-Seine ?

— Ce serait une politesse à faire à M. de La Lézardière, qui compte sur nous.

— Sans doute, fit Bourguignon pensif.

— Nous ne pouvons pas y manquer. Ce serait donner raison à Postel. En nous rendant à l'audience, au contraire, nous confondons cet animal.

— Peut être !... fit Bourguignon.

— Comment ! Tu doutes ?

— Il y a un peu d'engouement et de légèreté dans l'accueil que l'on nous a fait ici, les assertions de Postel donnent à réfléchir. Penses-tu donc, que, pour parvenir à nous découvrir, il n'a rien relevé contre nous sur son chemin depuis Paris ? Il fera citer les voituriers de Corboil et de Fontainebleau. Il en appellera du tribunal du seigneur à celui de cette ville. Il avertira d'Argenson, Continuerons-nous à soutenir nos fables ? Nous ne serons pas longtemps les plus forts et, au premier soupçon, nous serons arrêtés.

— Oui, cela me paraît logique, répondit Balagoy. C'est très fâcheux.

— Que veux-tu ? Nous n'avons jamais compté nous établir à Bray, et notre aventure aurait pu finir plus mal. A mon avis, nous n'avons qu'un parti à prendre, fuir. Et le plus tôt sera le meilleur.

— Ce pauvre baron, que va t-il penser !...

— Que nous sommes des bandits et qu'il l'a échappé belle.

— Et ma petite Clotilde, à qui j'ai promis le mariage.

— Allons-nous perdre notre temps en plaisanteries ? Sais-tu moi qui je plains et qui je regrette ?

— La grosse Mathurine ?

— Ma foi non. C'est, dit Cartouche d'un accent à la fois ému et grave, c'est la pauvre mère Bourguignon, qui m'appelaient son fils, qui croyait avoir retrouvé son Jean et on était si heureuse... Chère bonne femme, quel coup pour elle lorsqu'elle apprendra que ses larmes, ses caresses, ses bontés ont été la